

Arturo Pérez-Reverte est né à Carthagène, Espagne, en 1951. Licencié en sciences politiques et en journalisme, il a travaillé longtemps comme grand reporter et correspondant de guerre pour la télévision espagnole, notamment pendant la crise du Golfe et en Bosnie. Ses romans sont des succès mondiaux, et plusieurs d'entre eux ont été portés à l'écran. Il partage aujourd'hui sa vie entre l'écriture et sa passion pour la mer et la navigation. Il a été élu à la Real Academia Española de las Letras en 2003.



Arturo Pérez-Reverte

UN JOUR  
DE COLÈRE

R O M A N

*Traduit de l'espagnol  
par François Maspéro*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Un día de cólera*

© 2007, Arturo Pérez-Reverte

ÉDITEUR ORIGINAL

Alfaguara, Santillana Ediciones Generales, S. L. Madrid

ISBN original : 978-84-204-7280-5

ISBN 978-2-0214-1631-2

(ISBN 978-2-02-097965-8, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2008, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit n'est ni une fiction ni un livre d'Histoire. Il n'a pas non plus de personnage principal, car les hommes et les femmes qui participèrent aux événements du 2 mai 1808 à Madrid ont été innombrables. Héros et couards, victimes et bourreaux, l'Histoire a retenu le nom de beaucoup d'entre eux : le décompte des morts et des blessés, les rapports militaires, les Mémoires écrits par des acteurs de premier ou de second plan de la tragédie, fournissent des éléments précis à l'historien et limitent l'imagination du romancier. Tous les individus qui apparaissent ici sont authentiques, de même que les scènes décrites et une bonne part des paroles prononcées. L'auteur se borne à réunir dans une histoire collective un demi-millier d'histoires particulières consignées dans les archives et les livres. La part de l'imaginaire se réduit donc à l'humble tâche de cimenter entre elles les pièces du dossier. Avec cette liberté minimale qui justifie le mot « roman », ces pages prétendent redonner vie à ceux qui, deux cents ans durant, n'ont été que des personnages anonymes sur les gravures et les tableaux de l'époque, ou des victimes brièvement citées dans les documents officiels.



*Ils dédaignèrent l'intérêt, pour ne s'occuper que de l'injure ; ils s'indignèrent à l'idée de l'offense, se révoltèrent à la vue de la force, tous coururent aux armes. Les Espagnols en masse se conduisirent comme un homme d'honneur.*

Napoléon Bonaparte,  
cité par Las Cases,  
*Mémorial de Sainte-Hélène*

*J'ai pour ennemi une nation de douze millions d'âmes enragées jusqu'à l'indicible. Tout ce qui s'est fait ici le 2 mai est odieux. Non, Sire. Vous êtes dans l'erreur. Votre gloire se perdra en Espagne.*

Lettre de Joseph Bonaparte  
à son frère l'Empereur

*Ceux qui relevèrent le défi n'appartenaient pas à l'élite. Celle-ci accepta totalement la plaie napoléonienne et, au nom des idées nouvelles, elle se laissa tondre et imposer l'uniforme impérial. Ceux qui sauvèrent l'Espagne furent les ignorants, ceux qui ne savaient ni lire ni écrire... L'honneur de l'Espagne a été uniquement représenté sur la scène politique européenne par ce peuple inculte qu'un artiste aussi inculte et génial que lui, Goya, a symbolisé dans cet homme qui, les bras écartés, la poitrine dénudée, les yeux étincelants, hurle devant les balles qui le menacent.*

Ángel Ganivet,  
*Granada la bella*

À *Étienne de Montety*, gabacho



Sept heures du matin et huit degrés sur l'échelle de Réaumur aux thermomètres de Madrid. Cela fait deux heures que le soleil est monté de l'horizon et, de l'autre bout de la ville, découpant les tours et les clochers, il éclaire la façade de pierre blanche du Palais royal. Il a plu pendant la nuit et des flaques stagnent encore sur la place, sous les roues et les sabots des chevaux de trois berlines vides qui viennent de s'arrêter devant la porte du Prince. Le comte Selvático, gentilhomme florentin de la suite de la reine d'Étrurie – veuve, fille de l'ancien roi Charles IV et de la reine María Luisa –, sort un moment, grand-croix de Charles III sur son habit de cour, observe les voitures et rentre. Quelques Madrilènes oisifs, pour la plupart des femmes, regardent avec curiosité. Ils ne sont pas plus d'une douzaine et tous restent silencieux. Une des sentinelles qui gardent la porte s'appuie nonchalamment sur son fusil, baïonnette au canon, à côté de sa guérite. En réalité, cette baïonnette est sa seule arme : par ordre supérieur, sa cartouchière est vide. En entendant les cloches de l'église voisine de Santa María, le soldat lance un coup d'œil à son camarade et bâille : une heure encore, avant la relève.

Dans presque toute la ville le calme règne. Les commerces matinaux ouvrent, et les marchands installent leurs étals sur les places. Mais cette apparence de vie normale diminue aux approches de la Puerta del Sol : du côté de San Felipe et de la rue Postas, de la rue Montera, de l'église du Buen Suceso et des éventaires des librairies de la rue Carretas encore fermées, se forment des petits groupes de citadins qui convergent vers la porte de l'hôtel des Postes. Et à mesure que la ville s'éveille et s'anime, de plus en plus de personnes apparaissent aux fenêtres et aux balcons. Le bruit court que Murat, grand-duc de Berg et représentant de Napoléon en Espagne, veut conduire aujourd'hui la reine d'Étrurie et l'infant don Francisco de Paula en France, pour les réunir aux anciens rois et à leur fils Ferdinand VII qui sont déjà à Bayonne. Ce qui inquiète le plus, c'est l'absence de nouvelles du jeune roi. Deux courriers que l'on attendait de là-bas ne sont toujours pas arrivés, et les gens murmurent. La rumeur dit qu'ils ont été interceptés. On dit aussi que l'Empereur veut garder tout ce monde ensemble pour le manœuvrer plus commodément et que le jeune Ferdinand VII, qui s'y oppose, a envoyé des instructions secrètes à la Junte de Gouvernement que préside son oncle, l'infant don Antonio. On rapporte qu'il a déclaré : « Ils ne m'ôteront la couronne qu'avec la vie. »

Tandis que les trois berlines vides stationnent devant le Palais, de l'autre côté de la Calle Mayor, à la Puerta del Sol, l'enseigne de frégate Manuel María Esquivel, accoudé à la balustrade de fer du balcon de l'hôtel des Postes, observe les attroupements qui se forment. Ils sont pour la plupart composés d'habitants des maisons voisines, domestiques envoyés aux nouvelles, vendeurs, artisans et employés, auxquels viennent se joindre les petites gens

du Barquillo, de Lavapiés et des quartiers populaires du sud. L'œil exercé d'Esquivel a également repéré des groupes isolés de trois ou quatre individus qui n'ont pas l'allure de Madrilènes et se maintiennent silencieusement à distance. Ils affectent de ne pas se connaître entre eux, mais tous ont en commun leur jeunesse et leur vigueur. Ils font sûrement partie des hommes qui sont arrivés la veille, dimanche, d'Aranjuez et des localités voisines, et qui, pour une raison ou une autre – mais dont aucune ne peut être bonne, pense l'enseigne de frégate –, n'ont pas encore quitté la ville. Il y a aussi des femmes, car elles ont l'habitude de se lever tôt : beaucoup portent un panier, elles bavardent en répétant les rumeurs et les plaisanteries qui circulent depuis quelques jours, amplifiées encore par les incidents de la veille, quand Murat s'est fait conspuer en se rendant à une revue militaire au Prado. Son escorte malmenait la foule pour s'ouvrir un passage, et il lui a fallu au retour faire appel à la cavalerie et à quatre canons, tandis que le peuple chantait :

*Par pragmatique sanction  
Ordre est donné de publier  
Que le pot de chambre désormais  
S'appellera Napoléon.*

Esquivel, qui commande le peloton de grenadiers de la Marine venu prendre position à l'hôtel des Postes la veille à midi, est un officier prudent. De plus, les traditions de discipline de la Flotte compensent sa jeunesse. Les ordres sont d'éviter les problèmes. Les Français sont sur le pied de guerre, et l'on craint qu'ils n'attendent qu'un prétexte sérieux pour frapper un grand coup qui ramènera la ville à la raison. C'est ce qu'a dit la nuit précédente, vers les onze heures, le lieutenant général

don José de Sexti : un Italien au service de l'Espagne, personnage peu sympathique, qui préside pour la partie espagnole la commission mixte chargée de régler les incidents – de plus en plus fréquents – entre Madrilènes et soldats français.

– Sur le pied de guerre, comme je vous le dis, insistait Sexti. Les soldats de l'armée impériale font des difficultés pour me laisser passer devant la caserne du Prado Nuevo, sans tenir compte de mon uniforme... Tout cela sent très mauvais, je vous assure...

– Et il n'y a aucune instruction précise ?

– Précise ?... Ne divaguez pas, mon cher. La Junte de Gouvernement ressemble à un poulailler, et le renard est à l'intérieur.

Les deux militaires en étaient là de leur conversation quand ils ont entendu un bruit de chevaux qui les a fait sortir à temps pour voir un fort parti de Français qui se dirigeait au galop vers le Buen Retiro, sous la pluie, afin de rejoindre les deux mille hommes qui y campent avec de l'artillerie. À ce spectacle, Sexti a filé en grande hâte, sans prendre le temps de dire au revoir, et Esquivel a envoyé un nouveau messenger à ses supérieurs pour demander des instructions, sans recevoir de réponse. En conséquence, il a mis ses hommes en état d'alerte et renforcé la vigilance durant le reste de la nuit, qui lui a paru longue. Il y a un moment, quand le peuple a commencé à se rassembler à la Puerta del Sol, il a donné l'ordre à un caporal et à quatre hommes de demander aux gens de se disperser ; mais personne n'obéit, et les groupes grossissent de minute en minute. Ne pouvant faire plus, l'enseigne de frégate a donc commandé au caporal et aux soldats de se retirer, et, dès le moindre incident, aux sentinelles de rentrer et de fermer les portes. Même si une altercation éclatait, les

grenadiers ne pourraient pas réagir, ni dans un sens ni dans un autre. Ni eux ni personne. Par ordre de la Junte de Gouvernement et de don Francisco Javier Negrete, capitaine général de Madrid et de la Nouvelle-Castille, et pour complaire à Murat, les troupes espagnoles ont été privées de munitions. Avec dix mille soldats de l'armée impériale dans la ville, vingt mille disposés aux alentours et vingt mille encore à seulement une journée de marche, les trois mille cinq cents soldats de la garnison sont sans défense devant les Français.

« Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. »

Jean-Baptiste Antoine Marcellin Marbot, fils et frère de militaires, futur général, baron, pair de France et héros des guerres de l'Empire, pour l'heure simple capitaine de vingt-six ans affecté à l'état-major du grand-duc de Berg, referme le livre qu'il tient dans ses mains et consulte la montre posée sur la table de nuit. Aujourd'hui, il ne doit pas prendre son service au palais Grimaldi avant dix heures et demie, avec les autres officiers de Murat ; de sorte qu'il se lève sans hâte, termine le petit déjeuner qu'un domestique de la maison où il loge lui a servi dans sa chambre et se met en devoir de se raser près de la fenêtre en contemplant la rue déserte. Le soleil qui passe à travers les vitres éclaire, disposé sur un sofa et une chaise, son élégant uniforme d'aide de camp du grand-duc : pelisse blanche, pantalon écarlate, bottes à l'allemande et colback de fourrure à la hussarde. Malgré sa jeunesse, Marbot est un vétéran de Marengo, Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland. Il a donc

de l'expérience. Et c'est, de plus, un militaire cultivé : il lit des livres. Cela lui donne une vision des événements plus large que celle de beaucoup de ses camarades, partisans de tout régler à coups de sabres.

Le jeune capitaine continue à se raser. Un ramassis de culs-terreux abrutis et ignares, gouvernés par des prêtres. C'est ainsi que, il y a peu, l'Empereur a qualifié les Espagnols qu'il méprise – et non sans motif – pour la veulerie de leurs rois, l'incompétence de leurs ministres et de leurs conseils, l'inculture du peuple et son absence d'intérêt pour les affaires publiques. Pourtant le capitaine Marbot, lui, après quatre mois passés en Espagne, est arrivé à la conclusion – c'est du moins ce qu'il affirmera quarante ans plus tard dans ses Mémoires – que l'entreprise n'est pas aussi facile que d'aucuns le croient. Les bruits qui circulent sur le projet de l'Empereur de mettre fin à la dynastie corrompue des Bourbons, de retenir toute la famille royale à Bayonne et de donner la couronne à l'un de ses frères, Lucien ou Joseph, ou au grand-duc de Berg, contribuent à rendre l'atmosphère irrespirable. D'après certains indices, Napoléon estime que le moment est favorable à l'exécution de ses plans. Il est convaincu que les Espagnols, las de l'Inquisition, des prêtres et de leur mauvais gouvernement, poussés par des compatriotes éclairés dont le regard est tourné vers la France, se jetteront dans ses bras ou dans ceux d'une nouvelle dynastie qui ouvrira les portes à la raison et au progrès. Mais, à part les conversations qu'il a pu avoir avec quelques officiers et notables favorables aux idées françaises – ceux que l'on appelle ici les *afrancesados*, ce qui n'est pas précisément un compliment –, à mesure que les troupes impériales descendent des Pyrénées et s'enfoncent à l'intérieur du pays, prétendu-

ment pour aider l'Espagne contre l'Angleterre au Portugal et en Andalousie, ce que Marcellin Marbot lit dans les yeux des habitants, ce n'est pas une aspiration à un avenir meilleur, c'est du ressentiment et de la méfiance. La sympathie avec laquelle les armées impériales ont été accueillies au début s'est changée en suspicion, surtout depuis l'occupation de la citadelle de Pampelune, des forts de Barcelone et du château de Figueras, sous des prétextes que même les Français qui se disent impartiaux, comme Marbot, estiment fallacieux. Des manœuvres que les Espagnols, qu'ils soient militaires ou civils, y compris les partisans d'une alliance étroite avec l'Empereur, ont ressenties comme un coup de pistolet.

« Sa vengeance est terrible quand on le trahit. »

Ces mots résonnent dans la tête du capitaine français, tandis qu'il se rase avec le soin qui doit être celui de tout élégant officier d'état-major. Le mot « vengeance », conclut-il sombrement, correspond bien à ces yeux noirs et hostiles qu'il sent rivés sur lui chaque fois qu'il sort dans la rue ; à ces navajas de deux emfans dont le manche dépasse de chaque large ceinture, sous les capes qu'ils portent tous ; à ces hommes au visage basané, encadré de longs favoris, qui causent à voix basse et crachent par terre ; à ces femmes hargneuses qui insultent ouvertement ceux qu'elles appellent, haut et fort, *franchutes*, *mosiús* et *gabachos*, ou se promènent effrontément en s'éventant, enveloppées dans leurs mantilles, devant les bouches des canons français postés au Prado. Trahison et vengeance, se répète Marbot, mal à l'aise. Cette pensée lui donne un instant de distraction, et il se fait une estafilade à la joue droite, sous le savon qui la recouvre. Il lâche un juron, secoue la main, et une goutte rouge

tombe du fil de son rasoir à manche d'ivoire sur la serviette blanche étalée sur la table, devant le miroir.

C'est le premier sang qui coule en ce 2 mai 1808.

– Rappelle-toi toujours que nous sommes nés espagnols.

Le lieutenant d'artillerie Rafael de Arango descend lentement les marches de sa maison, qui grincent sous ses bottes bien cirées, et s'arrête, songeur, devant le porche, en boutonnant son uniforme bleu turquoise à liserés rouge vif. Les mots que vient de lui adresser son frère José, intendant honoraire de l'armée, l'ont singulièrement troublé. Ou alors c'est la manière dont il lui a serré la main avec force et l'a embrassé avant de lui dire adieu dans le couloir de la demeure familiale, en le voyant partir prendre les ordres de la journée avant de gagner son poste dans le parc de Monteleón.

– Bonjour, mon lieutenant, le salue le portier qui balaye l'entrée. Comment vont les choses ?

– Je te le dirai quand je reviendrai, Tomás.

– Il y a des *gabachos* au bas de la rue, près de la boulangerie. Un piquet dans l'auberge, depuis cette nuit. Mais ils ne se montrent pas.

– Ne t'inquiète pas. Ils sont nos alliés.

– Si c'est vous qui le dites, mon lieutenant...

Inquiet, Arango se coiffe, un peu de travers, de son bicorne noir à cocarde rouge, assujettit son sabre et inspecte la rue, tout en tirant les dernières bouffées du cigare qui fume entre ses doigts. Il a beau n'avoir que vingt ans, fumer des cigares est déjà pour lui une vieille habitude. Né à La Havane d'une famille noble et d'origine basque, il a eu le temps, depuis son engagement comme cadet, de ser-

vir à Cuba, à El Ferrol, et aussi d'être prisonnier des Anglais qui l'ont échangé en septembre dernier. Sérieux, capable, le jeune officier dont les qualités militaires sont dûment consignées sur ses états de service est, depuis un mois, aide de camp du commandant de l'artillerie de Madrid, le colonel Navarro Falcón ; et, tandis qu'il va prendre les ordres, il se demande si les tensions des jours précédents – manifestations contre Murat et bruyants conciliabules aux coins des rues – vont s'amplifier, ou si les autorités pourront encore contrôler une situation qui, petit à petit, leur échappe. La Junte de Gouvernement est de plus en plus faible, alors que Murat et ses troupes sont de plus en plus arrogants. Hier soir, au moment où il allait rentrer chez lui, le bruit courait au Cercle militaire qu'à l'auberge de Genieys les capitaines d'artillerie Daoiz, Cónsul et Córdoba – Arango les connaît tous les trois et Daoiz est son supérieur direct – avaient été sur le point de se battre en duel avec trois officiers français, et que seule l'intervention énergique de leurs chefs et de leurs camarades respectifs avait empêché un malheur.

– Daoiz, dont vous connaissez pourtant le caractère mesuré, était comme fou – a raconté le lieutenant José Ontoria, en citant des témoins de l'affaire. – Cónsul et Pepe Córdoba faisaient chorus. Tous trois voulaient sortir dans la rue de la Reina et se battre à mort avec les Français, et il a fallu que tout le monde s'y mette pour les en empêcher, ce qui n'a pas été sans mal... Dieu sait à quelle impertinence s'étaient livrés les autres.

En évoquant le nom du capitaine Daoiz, Arango fronce les sourcils. Il s'agit, comme l'a dit Ontoria et de l'avis d'Arango lui-même, d'un militaire froid et intègre, qui ne se laisse pas facilement gagner par la colère ; très différent d'un exalté comme Pedro Velarde, un autre capitaine d'artillerie qui, depuis deux jours, partout où

il passe, ne parle que de sang et de massacres. Luis Daoiz, lui, est un Sévillan distingué qui a fait ses preuves au feu, possède d'excellents états de service et jouit d'un très grand prestige auprès des artilleurs, lesquels, du fait de son humeur toujours égale, de son âge et de sa prudence, l'appellent familièrement « le Vieux ». Mais le commentaire définitif, la touche finale de l'affaire ont été donnés hier soir par Ontoria quand il l'a résumée ainsi :

– Si Daoiz perd patience avec les Français, ça veut dire que n'importe qui peut en faire autant.

En marchant vers les bureaux du gouverneur militaire de la place, Arango passe devant la boulangerie et l'hôtel dont a parlé le portier et jette un rapide coup d'œil, mais il n'aperçoit que la silhouette d'une sentinelle sous le porche. Les Français ont dû prendre position pendant la nuit, car, la veille, les lieux étaient vides. Ce n'est pas bon signe, et le jeune homme s'éloigne, préoccupé. Certaines rues sont désertes ; mais dans celles qui mènent au centre de la ville, des petits groupes se forment devant les débits de boissons et les échoppes où les commerçants sont plus attentifs aux propos des gens qu'à leurs affaires. La Fontaine d'Or, le café du cours San Jerónimo, hier encore fréquenté à toute heure par des militaires français et espagnols, est vide. En voyant l'uniforme d'Arango et son épaulette de lieutenant, des passants s'approchent pour l'interroger sur la situation ; il se borne à sourire, à toucher une pointe de bicornes et à poursuivre son chemin. Tout ça n'a pas bonne allure, aussi presse-t-il le pas. Les dernières heures ont été tendues, avec l'infant don Antonio et les membres de la Junte de Gouvernement discutant dans le vide, les Français sur le qui-vive, et Madrid bourdonnant

La Patience du franc-tireur  
*Seuil, 2014*  
et « *Points* », n° P4201

Deux hommes de bien  
*Seuil, 2017*

## LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

1. Le Capitaine Alatrisme  
*Seuil, 1998*  
et « *Points* », n° P725

2. Les Bûchers de Bocanegra  
*Seuil, 1998*  
et « *Points* », n° P740

3. Le Soleil de Breda  
*Seuil, 1999*  
et « *Points* », n° P753

4. L'Or du roi  
*Seuil, 2002*  
et « *Points* », n° P1108

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune  
*Seuil, 2004*  
et « *Points* », n° P1388

6. Corsaires du Levant  
*Seuil, 2008*  
et « *Points* », n° P2180

7. Le Pont des assassins  
*Seuil, 2012*  
et « *Points* », n° P3145

RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ  
BROCARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2009. N° 100301 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE